

## PRESENTATION

Nous avons jugé utile et nécessaire l'ouverture d'une nouvelle rubrique consacrée aux problèmes théoriques et pratiques du socialisme dans le Tiers-Monde. Nous demandons à tous les économistes et praticiens socialistes, engagés dans l'édification d'une société nouvelle ou, plus simplement, dans la création d'unités économiques socialistes, de bien vouloir collaborer à cette rubrique, d'y analyser leurs efforts, leurs réussites, leurs difficultés.

L'avenir socialiste dans le Tiers-Monde dépend de l'étroite collaboration entre tous les hommes qui portent cet idéal, il dépend aussi de la jeunesse qui en définitive sera son réalisateur ou son fossoyeur.

Le Tiers-Monde est loin d'avoir accédé à l'indépendance économique et les contraintes actuelles qui pèsent sur lui ne l'y conduisent pas. Ce n'est pas avec les moyens de l'empirisme (qui couvre trop souvent incompetence ou comprimis) que l'on peut analyser la situation actuelle et y porter remède.

Seule l'analyse socialiste donne les moyens intellectuels pour comprendre l'état présent du Tiers-Monde et dégager les grandes lignes d'une politique efficace. Que penser de « pays socialistes » dont la jeunesse (et quelques autres) ignorent tout du socialisme !

Notre rubrique entend combler cette grave lacune et souhaite par là participer, avec ses moyens, à l'avènement d'un monde libre, humain, digne et juste.

Marcel RUDLOFF.



Marcel RUDLOFF

Professeur à la Faculté de Droit  
et des Sciences Economiques  
de Madagascar

**ANALYSE MARXISTE  
DE LA DYNAMIQUE  
SOCIO-ÉCONOMIQUE  
(Etude de Synthèse) <sup>(1)</sup>**

Les approches statistiques et comptables donnent une vue utile mais partielle de la Société économique. Les activités peuvent être saisies *finale*ment (ex post) à travers des évaluations chiffrées, lesquelles peuvent *devenir* les variables de schématisations graphiques ou de modèles économétriques plus ou moins compartimentés. Ce sont là démarches nécessaires, initiales, phénoménologiques, mais non fondamentales et partant insuffisantes. Elles ne représentent qu'un palier de l'analyse globale d'une société. qu'il convient de réintégrer dans une dynamique socio-économique totale. Par-delà les diverses mécaniques de quantités globales ou semi-globales, il importe de trouver les structures fondamentales et les dynamismes déterminants de nos sociétés.

Nous devons une démarche synthétisante à Karl MARX et à un certain nombre de ses disciples. Elles s'enseigne sous le terme de « *théorie du matérialisme historique* » et a donné lieu au XX<sup>e</sup> siècle à une importante élaboration dans l'œuvre de N. BOUKHARINE et d'auteurs récents dont je parlerai plus loin. Son objectif vise non seulement l'analyse des structures socio-économiques déterminantes d'un ensemble humain précis en un moment daté de son histoire, mais également l'évolution longue des sociétés, c'est-à-dire la dynamique des structures et des systèmes. Elle s'avère indispensable dans l'analyse scientifique et démystifiée des pays du Tiers-Monde. D'où d'ailleurs les réserves qu'elle rencontre dans quelques groupes sociaux « intéressés ».

(1) Cette étude de synthèse répond à la demande de nombreux étudiants inquiets de leurs faibles connaissances en théorie socialiste dans un pays qui se réclame du « socialisme scientifique », code du marxisme.

L'analyse part d'observations simples dont nous sommes témoins tous les jours. Pour subvenir à leurs besoins, les hommes sont, dans leur immense majorité, voués au travail productif. Les biens qui répondent à ces besoins doivent être arrachés à la nature, transformés, transportés, conditionnés, stockés et répartis entre les demandeurs. Les hommes, dans ces tâches, se servent d'outils, d'équipements mécanisés, en bref, d'instruments variés de production (de biens et de services liés aux biens). Le travail productif lui-même se situe dans un cadre social, quelle que soit l'extension de ce cadre (tribu, nation, etc.). Ainsi se créent entre les hommes (enracinés dans leur vie sociale, c'est-à-dire leur société) des rapports sociaux divers basés sur les relations de travail. C'est ce que constate MARX dans la préface à la « Critique de l'Economie Politique » : « Mes recherches aboutirent à ce résultat : que les rapports juridiques, ainsi que les formes de l'Etat, ne peuvent s'expliquer ni par eux-mêmes, ni par la soi-disant évolution générale de l'esprit humain ; qu'ils prennent leurs racines plutôt dans les conditions d'existence matérielle que Hegel, à l'exemple des Anglais et des Français du XVIII<sup>e</sup> siècle, comprenait sous le terme de « Société civile ». Il précise que « dans la production sociale de leur existence, les hommes entrent en des rapports déterminés, nécessaires, indépendants de leur volonté ; ces rapports de production correspondent à un degré de développement donné de leurs forces productives matérielles. L'ensemble de ces rapports de production constitue la structure économique de la société, la base réelle sur quoi s'élève une superstructure juridique et politique et à laquelle correspondent des formes de conscience sociale déterminées. Le mode de production de la vie matérielle domine en général le développement de la vie sociale, politique et intellectuelle ».

La société humaine ne se définit donc ni par les statistiques de ses productions et de ses échanges, ni par l'addition d'« individus », mais par les rapports précis entre les hommes engagés dans les activités productives, par des rapports entre ces hommes et les instruments de travail, entre ces hommes et le produit de leur travail. *La Société, c'est un ensemble structuré d'hommes interdépendants, basé sur les rapports dérivant du travail social.* Cet ensemble n'est pas immobile, mais évolue à des rythmes variables sous l'influence de tensions internes et de mutations. Son analyse relève d'une double démarche que seule la méthode d'exposition (et non la réalité historique) distingue : l'analyse des structures et de leur dynamique, l'analyse des mutations de systèmes.

## I. — LA SOCIÉTÉ HUMAINE ET LA DYNAMIQUE DES STRUCTURES

L'histoire des hommes est « continue », mais elle progresse à des rythmes variables : à de longues périodes de stabilité succèdent des périodes de rapides mutations. Or, ni l'historien, ni l'économiste ne s'intéressent à la continuité linéaire ; ils découpent dans le temps des périodes de relative cohérence : la durée d'un règne (le règne de Louis XIV, le règne de Cromwell, le règne de Napoléon, etc.), la durée d'une action (ex. l'histoire de la colonisation, la formation des nations en Europe, etc.), une période homogène de calendrier (le XVIII<sup>e</sup> siècle, le XIX<sup>e</sup> siècle, le XX<sup>e</sup> siècle, qui ne débutent pas forcément avec le millésime), etc... Fort longtemps, la science économique a emprunté ses critères de périodisation à des disciplines voisines (histoire, littérature, philosophie). Avec MARX, elle se donne des critères spécifiques relevant de son propre domaine. Une société humaine en un moment donné de son histoire se caractérise et se particularise, pense cet auteur, par son « mode de production », c'est là un concept central relativement complexe de l'étude de la structure sociale globale (théorique), il exige une élaboration analytique avant d'être utilisable dans l'analyse des formations sociales historiques (concrètes).

### A) LA STRUCTURE SOCIALE THÉORIQUE.

L'ensemble structuré complexe que constitue une société humaine peut être analysé à l'aide de deux notions synthétiques : son infrastructure et sa superstructure.

Les hommes sont des êtres de la nature qui, pour vivre, sont dans l'obligation de transformer celle-ci. Leur vie matérielle est grandement conditionnée par les ressources que leur offre la nature dans un ensemble climatique donné. Un équilibre instable s'instaure entre la société et le milieu naturel dans un processus « d'échange » : force humaine contre ressources matérielles. « Ce processus matériel de l'« échange des matières » entre la société et la nature constitue précisément le rapport essentiel entre la société et le milieu, entre les conditions extérieures et la société humaine » (BOUKHARINE). Par cet échange la société trouve les moyens de sa « reproduction », c'est-à-dire de sa survie. Inventeurs d'outils, puis de machines, les hommes perfectionnent leur technologie du travail : à la main nue de l'homme s'ajoutent des « moyens de production » à complexité croissante qui augmentent son pouvoir transformateur de la nature.

La *productivité* du travail humain informe sur les résultats de cet « échange » entre société et milieu. Le développement du groupe humain se repère à l'augmentation de la productivité de son travail et cette dernière dépend à la fois du nombre d'hommes engagés dans le pro-<sup>•</sup>

cessus productif et de la valeur de leurs moyens matériels de production. Cette conjonction, dans un rapport précis, entre hommes et moyens de travail définit ce que MARX appelle « les *forces productives matérielles de la société* ». Une action dialectique s'établit ainsi entre la société et son milieu environnant et la technologie *sociale* du travail devient l'indice matériel précis de ce rapport.

Une division *technique* du travail donne son aspect caractéristique au rapport société-nature. Une société humaine se définit, en un premier temps, par le niveau des forces productives matérielles, c'est-à-dire par sa technologie et sa population active, mais aussi par le rapport spécifique qui lie le travailleur à son instrument de production. (Ex. l'artisan maîtrise son outil et crée un produit fini ; l'ouvrier d'usine sert une machine et crée un sous-produit partiel). « Les époques économiques se distinguent moins par ce qui est produit, que par la *façon* dont on produit et par les *moyens* de travail employés » (MARX, *Capital*, tome 1). C'est là la *base technique* des sociétés humaines.

Or, cette œuvre d'appropriation matérielle des ressources naturelles se situe d'emblée dans un cadre social : « les hommes, note MARX, vivent en relation et en rapports déterminés les uns avec les autres, et ce n'est que dans les limites de ces relations et de ces rapports sociaux que s'établit leur action sur la nature ». A la division *technique* du travail (l'appropriation des ressources) s'ajoute ainsi une *division sociale du travail* que définit la relation de propriété entre travailleurs et instrument de travail (relation de jouissance, relation de propriété éminente). Les forces productives matérielles s'inscrivent dans des « *rapports sociaux de production* » (et d'échange, qui n'en sont qu'un dérivé) définis par la relation de propriété.

Dans toute société, un équilibre défini s'établit entre l'ensemble articulé des techniques sociales et les rapports sociaux de production. A des instruments et des technologies élémentaires de travail répond l'artisan, plus ou moins spécialisé (selon le degré de diversification des outils). Une division sociale coïncide avec cette division technique du travail : le maître (détenteur du savoir et progressivement des moyens de production), le compagnon, l'apprenti. De ce fait, non seulement « les rapports entre les hommes dans le processus du travail sont déterminés par le niveau du développement technique » (BOUKHARINE), mais également les relations sociales, les rapports sociaux de *production*. Forces productives matérielles et rapports sociaux de production définissant le « *mode de production* » caractéristique d'une société en un moment donné, c'est-à-dire son *infrastructure*.

La division sociale du travail, liée à la division technique, donne à la société une structuration spécifique en *classes sociales*. « C'est ce rôle [domination, soumission] tout à fait différent que les hommes jouent dans le processus de production qui constitue la base de la divi-

sion des hommes en diverses classes sociales » (BOUKHARINE). Et ces « rôles différents des classes dans la production sont basés sur la répartition entre eux des moyens de production » (id.). Les rapports sociaux de production couvrent ainsi des rapports effectifs d'exploitation des classes ne disposant que de leur seule force matérielle de travail. Les rapports entre classes sociales font partie intégrante des rapports sociaux de production.

Une Société n'est pas seulement créatrice de produits matériels et de rapports sociaux de production entre ses membres, elle crée simultanément des « valeurs intellectuelles ». L'ensemble de ces créations intellectuelles (idées ou institutions) forme ce que MARX appelle la « superstructure » de la société. Les composantes d'une superstructure sont nombreuses ainsi que les rapports qui s'établissent entre elles.

Schématiquement, l'on peut distinguer les *superstructures institutionnelles* (juridiques, politiques) et les *superstructures idéologiques* (croyances, savoir, idéologies).

Dans les premières, retenons l'Etat et le Droit : pour les auteurs marxistes, l'Etat se définit comme un facteur de cohésion d'une société divisée en classes tout autant que comme « un lieu de condensation des contradictions » (POULANTZAS) d'une telle société. La structure du pouvoir politique reflète la structure économique de l'ensemble sociale, c'est-à-dire, note Boukharine, que « les mêmes classes occupent les mêmes places ». La classe qui est subordonnée économiquement l'est également politiquement (ex. des serfs au Moyen-Age, des ouvriers dans l'économie capitaliste, etc.). On en déduit que l'organisation de l'Etat est essentiellement l'organisation d'une classe dominante. L'armée, instrument de l'Etat, traduit également la différenciation sociale : le bourgeois commande, l'ouvrier et le paysan obéissent. La classe sociale dominante fournit les cadres dominants de l'armée et s'assure ainsi sa fidélité de classe. (D'où, à chaque révolution répond une profonde restructuration de l'armée, ex. 1789 en France et 1917 en Russie). *Le droit*, autre composante importante des superstructures institutionnelles, les normes juridiques, consolident et réglementent les rapports sociaux de production qu'impose la classe sociale dominante. Le « droit » de propriété privatif des moyens de production, l'interdiction du « fait » de coalition à l'égard des salariés caractérisent une classe sociale autant qu'un mode de production.

Les *superstructures idéologiques* ne sont pas moins importantes. Retenons à titre d'exemples les « opinions sociales » et les idéologies sociales. Les *opinions sociales*, c'est ce que l'on présente comme « l'air du temps » ou « l'âme d'un peuple », c'est ce que l'on fait prendre au commun des mortels comme « le juste » et « le vrai », le « bon » et le « mauvais » ; en fait, c'est un ensemble d'idées, de jugements, d'appréciations de valeurs, d'espoirs, d'idéaux, de pensées conformistes ou critiques qui accompagne le déroulement de la vie en société. Il est des opinions dominantes, qui sont celles de la classe sociale dominante, et ●

des opinions dominées, celles des classes économiquement et politiquement dominées. Il est des opinions « générales » que l'on trouve diffuses dans toutes les classes, et des opinions spécifiques, soit à une classe particulière, soit à un groupe. « Les idées dominantes d'une époque quelconque, dit MARX, n'ont jamais été que les idées d'une classe dominante ».

Les opinions sociales constituent, selon l'image de BOUKHARINE, un réservoir pour l'*idéologie sociale*. Celle-ci diffère des opinions par sa plus grande structuration, sa plus forte systématisation, son niveau plus élevé d'abstraction et de cohérence logique. Avec l'extension du surplus économique, des groupes privilégiés apparaissent qui se consacrent au savoir, à la religion, aux arts, c'est-à-dire aux « produits spirituels ». Dans la société de classes, la classe économiquement et politiquement dominante se donne le monopole des « moyens spirituels de production ». Les techniques d'information à la disposition du pouvoir politique diffusent, à côté de connaissances techniques, des idéologies, leur idéologie. L'enseignement véhicule nombre d'éléments idéologiques (ex. la façon d'enseigner l'histoire, surtout celle de la colonisation) qui consolident le pouvoir de la classe dominante. Il en est de même des *superstructures religieuses* qui transposent en un langage intemporel les hiérarchies et les dominations temporelles et qui reflètent les modifications de celles-ci. Les diverses composantes de la superstructure (au sens global) se situent en des rapports précis les unes avec les autres, de cohérence et d'interpénétration, ou, durant les périodes de révolution, d'antagonisme et de conflit.

« La superstructure politique et sociale, écrit BOUKHARINE, est une chose complexe, composée d'éléments divers liés entre eux. En général, elle est déterminée par la structure de classe de la société, structure qui à son tour dépend des forces productives, c'est-à-dire de la technique sociale ». MARX l'avait noté : « L'ensemble de ces rapports de production constitue la structure économique de la société, la base réelle sur laquelle s'élève une superstructure juridique et politique et à laquelle correspondent des formes déterminées de la conscience sociale. Le mode de production de la vie matérielle détermine le processus de la vie sociale, politique et spirituelle en général. Pour reprendre le terme d'un théoricien marxiste contemporain, Louis ALTHUSSER, le mode de production joue le rôle de « matrice » du système social. L'erreur serait, comme on le fait souvent, d'admettre que les enchaînements relèvent d'un « déterminisme », linéaire ou circulaire. Les « déterminations », dialectiques, sont bien plus complexes, et il convient d'en dire un mot.

#### B) LA DÉTERMINATION « EN DERNIÈRE INSTANCE » DU SOCIAL PAR L'ÉCONOMIQUE.

- L'analyse marxiste décompose la structure sociale globale en divers niveaux distincts mais interdépendants : le niveau des forces

productives matérielles, celui des rapports sociaux de production, le niveau des superstructures institutionnelles (politiques, juridiques, etc.), le niveau des superstructures idéologiques. Ce sont là concepts « abstraits » d'analyse, utilisable en général, seuls changent les rapports entre composantes de ces concepts-clés. La version simplifiée de l'analyse marxiste présente les relations d'interdépendance sous la forme d'un conditionnement linéaire montant des bases techniques d'une société aux superstructures institutionnelles et idéologiques. Une analyse un peu moins sommaire souligne l'importance des effets en retour et aboutit à une dialectique encore relativement grossière, entre niveaux spécifiques d'une structure sociale. Ce n'est que récemment qu'un certain nombre de théoriciens marxistes (L. ALTHUSSER, E. BALIBAR, H. LEFEBVRE, Nicos POULANTZAS, Ch. BETTELHEIM, etc.) ont accordé une importance particulière au mode de détermination existant entre ces niveaux.

F. ENGELS avait souligné que « selon la conception matérialiste, le facteur dominant, *en dernier ressort*, dans l'histoire, c'est la production et la reproduction de la vie matérielle ». (« Origine de la Famille »...). MARX également avait rappelé maintes fois, notamment en analysant les structures sociales précapitalistes, qu'un niveau spécifique (par ex. l'idéologie) peut devenir dominant sans être pour autant déterminant. L'on ne considère plus chaque niveau spécifique de la structure sociale comme une sommation de facteurs (ex. le « mode de production » conçu comme la somme des instruments de travail, des connaissances techniques, des travailleurs, des rapports techniques et sociaux de production), mais comme un *complexe structuré à dominante*. Cette dominante serait, *en dernière instance*, économique. « *L'économie est déterminante en ce qu'elle détermine celle des instances de la structure sociale qui occupe la place déterminante* » (BALIBAR) (en fait, la place dominante). D'où cette formulation du problème fondamental : « Comment est déterminée dans la structure sociale l'instance déterminante à une époque donnée, c'est-à-dire comment un mode spécifique de combinaison des éléments qui constituent la structure du mode de production détermine-t-il, dans la structure sociale, la place de la détermination en dernier ressort ? (BALIBAR). Nicos POULANTZAS apporte les éléments nuancés d'une réponse : « La détermination en dernière instance de la structure du tout par l'économique ne signifie pas que l'économique y détient toujours le *rôle dominant*. Si l'unité qu'est la structure à dominante implique que tout mode de production possède un niveau ou instance dominante, l'économique n'est en fait déterminant que dans la mesure où il attribue à telle ou telle instance le rôle dominant... Définir rigoureusement un mode de production, consiste à déceler de quelle façon particulière se réfléchit, à l'intérieur de celle-ci, la détermination en dernière instance par l'économique ».

Cette démarche analytique avait été suivie par MARX dans l'étude du Moyen-Age : « Suivant des objections, mon opinion que le mode de

production de la vie matérielle domine en général le développement de la vie sociale, politique et intellectuelle... serait juste pour le monde moderne, dominé par les intérêts matériels, mais non pour le moyen-âge où régnait le catholicisme, ni pour Athènes et Rome où régnait la politique. ...Ce qui est clair, c'est que ni le premier ne pouvait vivre du catholicisme, ni les seconds de la politique. Les conditions économiques d'alors expliquent au contraire pourquoi là le catholicisme et ici la politique jouaient le rôle principal. La moindre connaissance de l'histoire de la République romaine par exemple, fait voir que le secret de cette histoire, c'est l'histoire de la propriété foncière... » (Capital I) MARX distingue fort nettement *l'instance dominante* (catholicisme, politique) de *l'instance déterminante* (le mode de production spécifique).

En définitive, dans l'analyse marxiste, l'économique n'est déterminant qu'en dernière instance. Il ne s'agit ni de déterminisme linéaire, ni de déterminisme circulaire, ni d'une corrélation analogique, « il s'agit d'un type de rapport, à l'intérieur duquel la structure à détermination du tout commande la constitution même — la nature — des structures [particulières], en leur assignant leur place et en leur distribuant des fonctions » (POULANTZAS). Ces nuances essentielles étant rappelées, l'on peut admettre avec BOUKHARINE que « la technique d'une société est liée avec le mode de production, le mode de production avec le mode de représentation [les superstructures], et cette union du système matériel, du système humain et du système spirituel fait d'une société un *type social* bien déterminé ».

Voilà qui permet d'analyser, à un certain niveau d'abstraction, la structure sociale *théorique* d'un ensemble humain (1). Un « mode de production pur », matrice de l'ensemble social est défini par la forme particulière d'articulation qu'entretiennent entre eux ses divers niveaux également retenus « à l'état pur ». Ce sont là concepts d'analyse (« abstraits formels »), et non réalités historiques, mais qui permettent de comprendre les « formations sociales *historiques* » en fait plus complexes.

### C) LES FORMATIONS SOCIALES HISTORIQUES.

L'analyse distingue des « modes de production purs », tels que les modes de production esclavagiste, féodal, asiatique, capitaliste, socialiste, définis par certaines relations entre composantes des niveaux spécifiques (économique, politique, idéologique) et par des relations précises entre ces niveaux eux-mêmes (niveau dominant, niveau déterminant). Or, la réalité historique, c'est-à-dire les formations sociales historiques, représentent non des modes de production purs, mais des enchevêtrements de modes de production. Une formation sociale historique, c'est, note Poulantzas, « un chevauchement spécifique de plusieurs modes de production purs ». « Il est supposé dans la théorie, écrit MARX,

●  
(1) cf. Annexe 1.

que les lois du mode de production capitaliste se développent dans leur pureté. Mais en réalité, on n'a jamais qu'une approximation et cette approximation est d'autant plus grande que le mode capitaliste de production est plus développé et que l'enchevêtrement avec les vestiges des états économiques précédents disparaît davantage (Capital I) ».

A côté de l'entrelacement des modes de production, l'on rencontre l'entrelacement des superstructures institutionnelles et celui des formes idéologiques. Dans un pays, à un moment donné, nous repérons des modes de production féodaux, capitalistes et socialistes ; une paysannerie en semi-servage et, dans les villes des industries capitalistes, ailleurs des unités coopératives socialistes. De même, à côté d'instances politiques régionales caractérisées par des relations féodales, l'on rencontre des instances politiques démocratiques, issues d'un suffrage populaire ; à côté d'idéologies providentialistes et absolutistes, autoritaires et dogmatiques, nous relevons des idéologies démocratiques, faisant appel à la raison, au dialogue, à l'analyse, aux faits (avec toutes les réserves sur leur interprétation). En un même moment des infrastructures et des superstructures de périodes historiques différentes coexistent et s'interpénètrent. Comme coexistent (pacifiquement ou conflictuellement) des classes sociales de périodes historiques différentes (1).

7 Cependant, quel que soit le pluralisme des modes de production et des superstructures, la formation sociale historique n'est pas un kaléidoscope d'éléments juxtaposés, elle est essentiellement un ensemble « complexe à dominante d'un certain mode de production sur les autres » (POULANTZAS). Après MARX, BOUKHARINE l'avait souligné : « il n'y a jamais ni « mode de production » absolument unique, ni, à plus forte raison, « mode de représentation » absolument unique. Cependant, il ne s'ensuit nullement que nous ne puissions ou ne devons pas distinguer divers types de rapports de production et de formes idéologiques. Car dans n'importe quelle société existant en réalité, il y a toujours un type dominant déterminé de rapports de production, et par conséquent un « mode de représentation » déterminé dominant ». Non seulement il existe, par rapport au « mode de production capitaliste » pur (définition théorique) une pluralité de formations sociales capitalistes (analyse historique), mais encore dans une formation sociale historique comprenant plusieurs modes de production (féodal, capitaliste, socialiste, par exemple) l'un seul d'entre eux domine et donne place, fonction et signification aux autres modes dominés.

Il importe ainsi non seulement de repérer le mode de production dominant dans un ensemble complexe structuré, mais encore d'analyser les processus par lesquels ce mode de production détermine l'instance dominante dans la formation sociale historique. Pour reprendre une formule de Nicos POULANTZAS, « la dominance d'un mode de production sur les autres dans une formation sociale, fait que la matrice de ce mode

(1) cf. Annexe 2. ●

de production, à savoir la réflexion particulière de la détermination (en dernière instance par l'économique) qui la spécifie, marque l'ensemble de cette formation. Dans ce sens, une formation sociale historiquement déterminée est spécifiée par une articulation particulière de ses divers niveaux ou instances économique, politique, idéologique et théorique qui est, en règle générale, compte tenu des décalages que l'on rencontrera, celle du mode de production dominant » (cf. pour des illustrations historiques, N. BOUKHARINE, « La Théorie du Matérialisme Historique », Édit. Anthropos, Paris, § 43, p. 249 s).

En résumé, l'analyse marxiste fournit un certain nombre de concepts théoriques, essentiels à l'analyse des structures sociales caractéristiques des sociétés humaines. L'accent est mis à la fois sur les composantes de ces concepts, mais aussi et surtout sur les relations spécifiques entre ces composantes (ex. de l'analyse des rapports sociaux de production, du mode de production, de la détermination en dernière instance). L'on reconnaît l'utilité d'une distinction entre les niveaux technico-économique, politico-institutionnel et idéologique d'une structure sociale théorique, et la nécessité de l'analyse des dominantes et des déterminations. L'approche marxiste souligne la complexité des « formations sociales historiques » tout en donnant la clé de leur analyse par la recherche du mode de production dominant et des cheminements par lesquels ce mode détermine, en fin de compte, la structure spécifique (ou le niveau de la structure globale) dominante.

Toutes ces démarches se situent à l'intérieur d'une même période historique. La dynamique des structures (économiques, politiques, idéologiques) cependant conduit progressivement (évolution) ou brutalement (révolution) à une modification du mode dominant de production et des superstructures associées. La science économique contemporaine parle de « dynamique des systèmes » pour caractériser ces profonds changements. Il s'agit plus largement d'une dynamique de la société humaine prise dans son ensemble, c'est-à-dire du passage à une autre forme de complexe social structuré à détermination (en dernière instance) économique.

## II. — LA SOCIÉTÉ HUMAINE ET LA DYNAMIQUE DES SYSTÈMES

Il n'existe pas, à proprement parler, de sociétés humaines stationnaires. Même dans cet état stationnaire, évoqué par quelques socio-ethnologues et par les économistes classiques du siècle passé, les hommes produisent continuellement des biens, il est vrai à l'aide d'outils et d'instruments de production dont l'amélioration est très lente. La Société, en apparence, se reproduit à l'identique. « Une société, écrit MARX, ne peut reproduire, c'est-à-dire produire d'une manière continue, sans retransformer continuellement une partie de ses produits en moyens de production, en éléments de nouveaux produits. Toutes circonstances restant les mêmes, elle ne peut maintenir sa richesse sur le même pied qu'en remplaçant les moyens de travail, les matières premières, les matières auxiliaires, en un mot les moyens de production consommés dans le cours d'une année par exemple, par une quantité égale d'articles de la même espèce » (Capital, I). Mais plus encore que par la permanence des types de produits et des méthodes ou des outils de travail, elle se caractérise par la « reproduction » à l'identique des *rappports techniques et sociaux* de production et des superstructures.

Cette « *reproduction simple* » n'est cependant qu'un concept théorique. En fait, les sociétés ne sont pas stationnaires, seuls les différencient, sur ce point, les rythmes de développement de leur technologie. Grâce à la lente (ou rapide) amélioration des techniques productives, les sociétés humaines « accumulent » un surplus, un excédent par rapport aux consommations immédiates. Des auteurs contemporains, tels Georges BATAILLE, Paul BARAN, Charles BETTELHEIM, Ch. MAQUET et d'autres ont placé au centre de leurs analyses la notion de *surplus*, élément moteur de la dynamique sociale. « La *reproduction élargie* » de MARX répond à cette même idée. Une dynamique apparaît à l'intérieur du système économique (c'est-à-dire de l'ensemble structuré défini par un mode précis de production et des superstructures associées) ; des contradictions antagonistes naissent et s'amplifient, plus ou moins rapidement, susceptibles d'ébranler non seulement des niveaux structurels spécifiques (économiques, politiques, idéologiques) mais l'ensemble du système lui-même en commençant par son mode de production dominant.

Changements et modifications progressives font apparaître un « mode de production » situé entre deux modes théoriques purs, un mode de production transitoire. Si, le plus souvent, il n'y a pas passage simple d'un système à un autre, (c'est-à-dire en fait d'un mode dominant de production à un autre), c'est en raison de la résistance des rapports sociaux établis et de l'opposition (en fin de compte violente) de la classe sociale dominante bénéficiaire de ces rapports. Le Tiers-Monde contemporain fournira, dans le demi-siècle qui vient, d'intéressantes illustrations à cette théorie de la dynamique des systèmes. Il est vrai que les recherches théoriques et historiques en cette matière n'ont jamais été favorisées par les classes dominantes ; elles mettent trop crûment en

lumière l'éphémère de leur pouvoir et donnent un sens historique aux mouvements révolutionnaires. Leur vertu centrale réside en ce qu'elles montrent par l'analyse socio-économique, qu'une dialectique des contradictions antagonistes ronge tous les systèmes et que l'humanité progresse par mutations, plus ou moins violentes, de systèmes.

#### A) LA DIALECTIQUE DES CONTRADICTIONS ANTAGONISTES.

La dialectique marxiste, basée sur une inversion de la logique hégélienne et ricardienne, a été élaborée par MARX et ENGELS et complétée par une série d'auteurs dont les plus importants sont LÉNINE et MAO TSE-TOUNG. L'approche dialectique se trouve clairement résumée dans son principe général par ce dernier : « Tout phénomène dans son mouvement, note MAO, présente deux états, un état de repos relatif et un état de changement évident. Ces deux états sont provoqués par la lutte mutuelle des *deux éléments contradictoires* contenus dans le phénomène lui-même. Lorsque le phénomène, dans son mouvement, se trouve dans le premier état, il subit des changements seulement quantitatifs et non qualitatifs, aussi se manifeste-t-il dans un repos apparent. Lorsque le phénomène, dans son mouvement, se trouve dans le second état, les changements quantitatifs qu'il a subis dans le premier état ont déjà atteint un point maximum, ce qui provoque une rupture d'unité dans le phénomène, et par suite un changement qualitatif : d'où la manifestation d'un changement évident ». (« A propos de la Contradiction », Edit. Maspéro, Ecrits choisis, Tome 2).

Chaque formation sociale historique et chaque niveau spécifique (économique, politique, idéologique) d'une formation historique porte en soi des contradictions. Celles-ci, comme l'a montré MAO, peuvent être *principales* ou *secondaires*, *dominantes* ou *dérivées* : « si un processus comporte plusieurs contradictions, il y en a nécessairement une qui est la principale et qui joue le rôle dirigeant, déterminant, alors que les autres n'occupent qu'une position subordonnée, secondaire » (*op. cit.*). Il importe de trouver dans toute analyse la contradiction dominante du système. (Ex. dans une structure capitaliste : contradiction majeure entre classe détentrice des moyens de production et classes sociales prolétaires ; les contradictions entre classes féodales et bourgeoisie, entre prolétariat et petite bourgeoisie paysanne sont secondaires, dérivées). Par ailleurs, note MAO, les contradictions peuvent être *antagonistes* ou *non antagonistes* : antagonistes, elles mènent à l'éclatement du système ; non antagonistes, elles se développent et se résorbent à l'intérieur du système. Voilà pourquoi les contradictions subsistent dans une économie communiste, la différence d'avec le capitalisme, c'est qu'elles n'y sont pas antagonistes. Par contre, les contradictions entre système communiste et système capitaliste sont, selon MAO, antagonistes et ne se surmontent qu'à travers des secousses violentes. ● Contradiction principale et contradictions secondaires », « aspect

principal et aspect secondaire de la contradiction », « contradictions antagonistes » et « contradictions non antagonistes » constituent l'apport maoïste à la théorie marxiste des contradictions.

Il convient, après les définitions préliminaires, de localiser exactement les contradictions et de suivre leur évolution. Celles-ci apparaissent au niveau des infrastructures et au niveau des superstructures, elles s'expriment à travers les conflits de classes sociales.

### 1. *Contradictions infrastructurelles.*

Il n'est pas de société humaine strictement stationnaire. Croissance de la population active et perfectionnement (lent ou rapide) des instruments de travail sont à l'origine d'un surplus économique. Le surplus physique (qui se monétarise avec l'évolution de la société) à son tour permet une « accumulation », c'est-à-dire une affectation de travailleurs et de ressources matérielles à l'extension des capitaux techniques productifs. Les « forces productives matérielles » deviennent plus efficaces, ce que mesure la croissance de leur productivité ; la technologie du travail progresse.

Une contradiction principale apparaît lorsque « les rapports sociaux de production » demeurent figés, et ce risque est grand puisque ces rapports expriment essentiellement « le droit de propriété » de la classe historiquement dominante. La contradiction éclate en général au niveau de la répartition des fruits du travail (propriétaires fonciers, ouvriers agricoles ; capitalistes, ouvriers d'usine, etc.) ; à ce niveau la contradiction est seconde, dérivée de la contradiction entre rapports techniques et rapports sociaux de production. Cette contradiction principale demeure un temps non antagoniste ; les conflits entre classes opposées (définies sur la base des rôles différents dans le processus de production) ne se transforment pas en luttes de classes ouvertes.

« Considérons, écrit MAO, la contradiction entre classes des exploités et celle des exploités : ces deux classes en contradiction coexistent pendant une période prolongée dans la même société, qu'elle soit esclavagiste, féodale ou capitaliste, et elles luttent entre elles ; mais c'est seulement lorsque la contradiction entre les deux classes a atteint un certain stade de son développement qu'elle prend la forme d'un antagonisme ouvert et aboutit à la révolution ». MARX ne disait rien d'autre en écrivant que « l'heure de cette crise apparaît lorsque la contradiction et l'opposition entre les rapports de répartition d'une part et par voie de conséquence, les aspects historiques déterminés des rapports de production correspondants, et d'autre part les forces productives matérielles atteignent une certaine ampleur et une certaine profondeur. Alors se produit le choc entre l'évolution matérielle de la production et sa forme sociale » (Capital, III). ●

Les contradictions infrastructurelles peuvent ainsi devenir *cause déterminante immédiate* de l'éclatement du système, c'est-à-dire de secousses violentes qui ébranlent les « rapports sociaux » anciens et créent de nouveaux rapports en accord avec la base matérielle de la production. « La cause d'une révolution, note BOUKHARINE, est un conflit entre les forces productives et les rapports de production, ceux-ci fixés dans l'organisation politique de la classe dominante. Ces rapports de production gênent à tel point l'évolution des forces productives, qu'ils doivent inévitablement être abolis pour que la société puisse poursuivre son évolution. Et s'ils ne peuvent être abolis, ils écrasent et étouffent le développement des forces productives, et toute la société stagne ou régresse, c'est-à-dire passe à une période de décadence » (Th. du Mat. hist.).

Les contradictions infrastructurelles peuvent également devenir des *causes déterminantes médiate*s, en ce sens qu'elles déterminent à d'autres niveaux de la structure sociale, des contradictions qui deviennent dominantes, antagonistes, et ébranlent l'édifice social. Ces contradictions induites sont appelées superstructurelles.

## 2. *Contradictions superstructurelles.*

En termes simples, des contradictions superstructurelles apparaissent dans une formation sociale historique lorsque le mode dominant de production se trouve en désaccord avec les superstructures institutionnelles et idéologiques. « Avec le renversement des fondements économiques s'accomplit, d'une façon plus ou moins rapide ou lente, un bouleversement dans la monstrueuse superstructure. Dans l'examen de semblables bouleversements, il faut constamment distinguer entre le bouleversement matériel dans les conditions économiques de la production, qu'on peut constater avec l'exactitude d'une analyse d'histoire naturelle, et les formes juridiques, politiques, religieuses ou philosophiques, bref idéologiques en général, sous lesquelles les hommes prennent conscience de ce conflit et l'utilisent dans la lutte » (MARX, Critique de l'Economie Politique). En 1789 par exemple, les rapports de production avaient profondément changé (apparition d'une bourgeoisie commerçante, financière et manufacturière), alors que les rapports de propriété (droit féodal) et les superstructures politiques (monarchie absolue, de surcroît velléitaire) s'étaient figés dans leur moule traditionnel : contradictions dominantes, déterminées en dernière instance par la profonde mutation dans la technologie du travail (des artisans aux ouvriers des manufactures) et des rapports sociaux (ébrèchement du droit féodal, rapports sociaux urbains tendant vers un droit de propriété à la romaine, inadéquation entre l'expansion de la bourgeoisie manufacturière et le droit foncier féodal qui superposait de multiples droits coutumiers).

Les superstructures idéologiques elles aussi reflètent les contradictions fondamentales de la société. Elles se fissurent : à côté d'idéologies réactionnaires (retour à un passé idéalisé ; en 1789 et en 1815 par ex. doctrines du retour à la monarchie de droit divin), d'idéologies transitoirement en accord avec la vie matérielle, apparaissent des idéologies en avance (ex. en 1815 : les idéologies du libéralisme économique, qui triomphent effectivement après 1848, et les idéologies socialistes, qui ne s'imposent qu'après 1870 et 1917). « C'est par l'apparition, le changement et la destruction des associations d'idées sous l'influence de l'apparition, du changement et de la destruction de certaines combinaisons des forces sociales que s'explique dans une mesure considérable l'histoire des idéologies » (PLEKHANOV).

Ces contradictions idéologiques peuvent prendre une envergure exceptionnelle et mettre en branle des forces antagonistes capables de balayer un système. En ce sens, elles deviennent contradiction dominante, déterminée en dernière instance « par un mode spécifique de combinaison des éléments qui constituent la structure du mode de production » en train de devenir lui-même dominant. C'est l'effet en retour émanant des superstructures : « Certes, note MAO, les forces productives, la pratique et la base économique jouent en général le rôle principal, décisif... mais il faut reconnaître que dans les conditions déterminées, les rapports de production, la théorie et la superstructure peuvent, à leur tour, jouer le rôle principal, décisif... Nous reconnaissons et devons reconnaître l'action en retour du spirituel sur le matériel, de la conscience sociale sur l'être social, de la superstructure sur la base économique » (op. cit.).

Là encore les causations paraissent circulaires et risquent d'embrouiller l'analyse, si l'on ne se réfère pas au concept de « détermination en dernière instance du social par l'économique ».

Les contradictions sont vécues par des classes sociales dont les intérêts généraux s'opposent. Les conflits infrastructuraux et superstructurels s'expriment, socialement, par les conflits entre classe sociale dominante et classes sociales dominées. La classe dominante réagit à la contestation en mobilisant l'ensemble des moyens répressifs que lui donne l'Etat qu'elle domine. Les contradictions deviennent antagonistes et le bouleversement général se prépare menant à une mutation de système.

## B) LA MUTATION DES SYSTÈMES ÉCONOMIQUES.

« Les contradictions partielles [non-antagonistes, au sens de MAO] (1), qui apparaissent comme rupture d'équilibre consécutive à un choc venu de l'évolution des forces productives, se résolvent constamment

(1) Ajouté par moi (M.R.).

par reconstruction partielle de la société dans les cadres du mode de production qui est le sien. Mais les contradictions fondamentales [contradictions antagonistes, selon MAO] (1), découlant de l'essence même d'une structure économique donnée, se reproduisent sur une base qui va sans cesse s'élargissant, jusqu'à ce que leur croissance atteigne des dimensions telles qu'elles conduisent à la catastrophe. Alors s'écroule toute l'ancienne formation des rapports de production et pour que la société puisse se développer, il faut qu'une nouvelle forme des rapports de production s'établisse » (N. BOUKHARINE, op. cit.). Cette mutation s'opère par le relais des classes sociales, elle aboutit à un changement fondamental du mode de production dominant et des superstructures associées.

### 1. *La dynamique des classes sociales.*

Pour MARX et son école, une classe sociale ne se définit ni par la hiérarchie des revenus perçus, ni par un critère tiré des dépenses budgétaires familiales. LÉNINE, qui donne pour la première fois une formulation complète de la notion de classe, écrit : « On appelle classes de vastes groupes d'hommes qui se distinguent par *la place qu'ils occupent dans un système historiquement défini de production sociale*, par leur rapport (la plupart du temps fixé et consacré par les lois) vis-à-vis des moyens de production, par leur rôle dans l'organisation sociale du travail, donc par les modes d'obtention et l'importance des richesses sociales dont ils disposent. Les classes sont des groupes d'hommes dont l'un peut s'approprier le travail de l'autre à cause de la place différente qu'il occupe dans une structure déterminée de l'économie sociale » (« La Grande Initiative », Oeuvres). « A la base de la division de la société en classes, conclut ailleurs BOUKHARINE, se trouvent les rapports de production ».

Avant de pouvoir analyser les conflits de classes, il paraît essentiel de préciser le *concept de « classe sociale »* au niveau théorique d'un « mode de production pur » et au niveau concret de la « formation sociale historique ».

Au *niveau théorique d'un « mode de production pur »*, les classes sociales ne sont pas une réalité empirique, mais « un concept qui indique les effets de l'ensemble des structures de la matrice d'un mode de production... sur les agents qui en constituent les supports : ce concept indique les effets de la structure globale dans le domaine des rapports sociaux » (N. POULANTZAS, op. cit.). Les classes connotent la contradiction fondamentale dans les rapports de production, elles se manifestent comme « un effet de l'articulation des structures soit du mode de production, soit de la formation sociale » (idem). La combinaison précise des rapports techniques et sociaux de production à l'intérieur du mode de production pur détermine la fragmentation de la société en classes.

• (1) Ajouté par moi (M.R.).

Par exemple, dans le mode de production capitaliste pur, où rapports techniques et rapports sociaux de production se caractérisent par la distinction, selon les lignes des rapports de propriété, entre travailleurs non-propriétaires de moyens de production et non-travailleurs propriétaires de ces moyens, deux classes dominantes s'imposent, celle des salariés et celle des « capitalistes » (c'est-à-dire des propriétaires des biens capitaux). Une analyse semblable peut se faire au niveau du mode de production féodale pur, par exemple, (serfs, propriétaires fonciers). Ces analyses se situent dans l'optique de la structure sociale théorique. Mais en fait ?

Au *niveau concret de la formation sociale historique*, le problème est forcément plus complexe. L'on se rappelle qu'une telle formation s'analyse comme un chevauchement de plusieurs modes de production. De ces modes divers, un seul est dominant et caractérise la formation sociale historique. L'on se trouve donc également en face d'un nombre plus élevé de classes sociales que dans le modèle du « mode de production pur ». Toutes ces classes n'ont pas la même importance. Le mode de production dominant désigne les classes fondamentales en même temps que la classe dominante dans la formation sociale. L'articulation des classes fondamentales est fonction, d'autre part, du degré de développement des forces productives, des contradictions au niveau infra-structurel et de la prise de conscience des intérêts de classes. C'est là, la réponse au problème posé par N. POULANTZAS : « Comment déterminer les classes dans une formation sociale, ou, autrement dit, comment déchiffrer les effets de la combinaison concrète des modes de production constituant une formation, sur les supports de cette formation ? ».

Aussi voit-on apparaître à côté des classes fondamentales (ex. capitalistes, salariés ; serfs, propriétaires fonciers, etc.) des fractions autonomes de classe (ex. la bourgeoisie au XVIII<sup>e</sup> siècle dans l'ensemble de la noblesse féodale), des classes intermédiaires (ou couches sociales) (ex. l'« aristocratie ouvrière » de LÉNINE, les intellectuels-techniciens), des classes transitoires, venant d'anciens modes de production (ex. artisans et paysans individuels dans le capitalisme), des groupes humains « déclassés » (bohème, le « Lumpen-prolétariat » de MARX). Ces classes ne sont pas équivalentes entre elles, les classes fondamentales polarisent et regroupent autour d'elles les autres classes. Il est faux de penser que la théorie marxiste ne retient que deux classes sociales, les exploités et les exploités. Les rapports entre classes sont bien plus complexes. A des niveaux faibles de développement des forces productives (ex. le Tiers-Monde africain et malgache), la différenciation sociale est faible et la société ne s'est pas encore structurée en classes, faute précisément des bases matérielles nécessaires à une telle structuration. Cependant, avec le développement des forces productives dans un cadre de marché libre et d'appropriation privative des moyens de production, la fragmentation de la société en classes deviendra perceptible. Des classes fondamentales apparaîtront (propriétaires fonciers ou capitalistes et salariés) ●

et des groupes sociaux satellites (fonctionnaires, commerçants, intellectuels, etc.).

Avec le temps et le rythme du développement, les classes prendront conscience de leurs intérêts spécifiques. La classe dirigeante (propriétaires fonciers, capitalistes, fonctionnaires) semble avoir atteint ce stade dans le Tiers-Monde actuel ; des contradictions se précisent dans les rapports de production et deviennent progressivement antagonistes.

Une période de *lutte de classes* s'ouvre alors menant à une mutation de système. Cette lutte est dominée par les classes fondamentales de la formation sociale historique, les unes poussant au changement total, les autres s'y refusant afin de conserver les privilèges acquis. Les unes secrétant une idéologie de conservation et de défense, les autres une idéologie contestataire et révolutionnaire. La classe dirigeante, investie des pouvoirs politiques, militaires et idéologiques, renforce l'armature de la répression, transige, cède et se reprend. Les périétés de la lutte sont multiples et ne nous retiennent pas ici. Le plus souvent, la révolution économique, sociale et politique apparaît comme l'aboutissement final de la lutte de classes antagonistes à l'intérieur d'un système. C'est alors, non pas « la fin du monde », mais la fin d'un système économique-social.

## 2. *La dynamique des modes de production.*

Deux points intéressent plus particulièrement à ce niveau. Comment se caractérise la (ou les) classe révolutionnaire ? Comment se présente la phase de transition d'un système à un autre ?

Il est difficile d'énoncer sur un plan abstrait et universel (contraire à la pensée marxiste) les critères immuables qui font d'une classe sociale la classe révolutionnaire. Dans chaque formation sociale historique, le mode de production dominant détermine la classe dirigeante et les classes dominées. Cependant, dans le passé du moins, la réunion d'un minimum de conditions s'est avérée nécessaire pour donner un destin révolutionnaire à une classe sociale. Dans le régime capitaliste par exemple, comme l'a montré MARX, la classe opprimée est devenue révolutionnaire

- a) parce qu'elle était *économiquement exploitée et politiquement dominée* ;
- b) qu'elle était pauvre face à la classe dominante en voie d'enrichissement rapide ;
- c) qu'elle prenait une *part déterminante au processus de production* (d'où sa situation stratégique dans le système en place et sa capacité d'œuvrer pour l'instauration d'un autre système) ;

- d) qu'elle n'était *pas liée au système établi par les relations de propriété*. C'est là un critère qui conduit les marxistes occidentaux à retirer la qualité de classe révolutionnaire à la paysannerie propriétaire) ;
- e) qu'elle était une *classe socialement unifiée*, habituée au travail en commun, *consciente* de ses intérêts spécifiques, créatrice de ses propres superstructures idéologiques.

En bref, dans le système capitaliste, seule la classe ouvrière apparaît à MARX et aux auteurs marxistes, comme classe révolutionnaire. Cette thèse est confirmée par l'évolution de la révolution soviétique de 1917. Elle appelle des nuances depuis la révolution chinoise, MAO TSE-TOUNG lui-même analyse les traits spécifiques de cette révolution qui montre qu'en certaines conditions d'oppression et d'encadrement, la paysannerie pauvre, dépassant le stade de la jacquerie, devient révolutionnaire (cf. MAO, *Ecrits choisis*, Tome 1, Maspéro). Ces conditions pourraient d'ailleurs se retrouver ou apparaître dans certains pays du Tiers-Monde contemporain (ex. de l'Amérique latine où les conflits de classes sont devenus violents).

*Quand éclate une révolution ?* Quant les contradictions fondamentales, ou leur projection en contradictions dominantes à l'intérieur des superstructures, atteint, dans la conscience de la classe opprimée et virtuellement révolutionnaire, le seuil d'éclatement. Ou, pour reprendre une terminologie née en Europe au printemps de 1968, lorsque la situation caractérisée par les contradictions antagonistes atteint un point de non-retour (c'est-à-dire de non-résorption des antagonismes).

Comment se présente la *phase de transition* d'un système à un autre ? Les théoriciens soviétiques s'étaient posés cette question après 1917-1920, les théoriciens socialistes occidentaux contemporains en sont, de nos jours, au même point (théorique). Dans son ouvrage souvent cité, BOUKHARINE résume ainsi le processus de transition : « Le point de départ du développement de la révolution a été la rupture de l'équilibre entre les forces productives et les rapports de production. Cela se manifeste dans la rupture de l'équilibre entre les diverses catégories de rapports de production. A son tour, cette dernière rupture conduit à la rupture de l'équilibre entre les classes, qui se manifeste avant tout par la destruction de l'idéologie de paix sociale. Ensuite se produit une brusque rupture de l'équilibre politique et sa restauration sur une base nouvelle ; puis une brusque rupture de l'équilibre de la structure *économique* et sa restauration sur une base nouvelle, enfin l'apport d'un nouveau fondement *technique*. Ainsi la société commence à se développer sur une nouvelle base de vie, et toutes ses fonctions vitales fondamentales prennent un autre costume historique » (Théorie du matérialisme historique, op. cit.). ●

Les contradictions antagonistes fondamentales (ex. dans le système capitaliste : les contradictions entre détenteurs des moyens de production (et bénéficiaires des plus-values) et les salariés) provoquent des ruptures d'équilibre qui se projettent sur les autres niveaux de la structure sociale (le politique, l'idéologique) et qui suscitent des conflits ouverts de classes. De ce fait, l'instance *déterminante* demeure « en dernier ressort » l'économique, mais d'autres instances peuvent devenir, par cette détermination, *dominantes*. Ces conflits s'expriment toujours au niveau politique et prennent nécessairement un aspect politique (d'où la réaction craintive des classes dirigeantes : « ne pas laisser se politiser un conflit » ; elles ignorent que tout conflit fondamental de classes est, par projection, politique et ne peut pas ne pas l'être). Voilà également pourquoi ces conflits présentent toujours un aspect idéologique, l'aspect d'un heurt entre idéologies opposées (conceptualisation des objectifs, des intérêts, des stratégies de classes).

Les ruptures, se situant dans la phase transitoire, interviennent successivement à trois niveaux (soulignons en passant l'effet dialectique en retour dont se réclame l'analyse marxiste) (1). En une première phase, l'équilibre *politique* est rompu, l'Etat, expression de la classe dominante cesse d'être contesté pour être renversé. Une armature oppressive de classe est démantelée (ex. la révolution russe de 1905 (échec), la révolution soviétique de 1917 (réussite) ; dans le Tiers-Monde, la révolution cubaine ; les révoltes en Europe en 1967-1968 (échecs en 1968), etc.). La classe dominée prend le pouvoir, installe sa dictature inévitable pour nettoyer les allées du pouvoir et briser la résistance de la classe dirigeante (alliée ou non à des classes dirigeantes étrangères. Exemple du Roi Louis XVI, des Tsars, etc., faisant appel aux armées des monarchies ou des bourgeoisies alliées). La prise en main du pouvoir politique ouvre la deuxième phase de la transition qui est celle de la *modification des rapports sociaux de production* (ex. en France 1789-1790, en Russie 1917-1920, en Chine 1949-1955, etc.). Une troisième phase suit avec la *reprise du développement technique* et la croissance économique sur une base nouvelle, c'est-à-dire, selon un nouveau mode de production dominant. Ce nouveau mode de production suscitera lui-même, progressivement, des adaptations progressives dans les diverses superstructures, ébranlées, reconstruites selon un nouveau modèle, mais non définitivement articulées.

Dès l'origine, les théoriciens marxistes ont mis en lumière un *problème fondamental de la période transitoire* : durant cette période, la vie économique connaîtra un *recul*. Pourquoi ? parce que les anciennes structures socio-politiques et les hiérarchies de propriété et de commandement sont renversées ; parce que ce renversement s'accompagne de certaines destructions (effectuées par les deux classes fondamentales

(1) Cf. L'ouvrage de J.J. NATTIEZ sur Fidel Castro, Edit. Seghers, 1968, où l'on trouvera une illustration historique récente de ce processus, chap. 2 et suivants.

en conflit). « Le passage de la société d'une forme à une autre, écrit BOUKHARINE, s'accompagne d'un abaissement temporaire de forces productives, abaissement sans lequel toute évolution ultérieure serait impossible ». Une décadence de longue durée menace si aucune des classes ne sort victorieuse du conflit (contestations continues, grèves révolutionnaires à répétition, ébranlement continu des superstructures politiques et idéologiques, les contradictions antagonistes fondamentales n'ayant pas trouvé de solution).

Sous l'effet des tensions, des conflits et des ruptures citées, un mode de production dominant s'efface devant un autre, nouveau, mais en germe dans l'ancien. « L'humanité, pense MARX, ne se propose jamais que les tâches qu'elle peut remplir : à mieux considérer les choses, on verra toujours que la tâche surgit là où les conditions matérielles de sa réalisation sont déjà formées, ou sont en voie de se créer. Réduite à leurs grandes lignes, les modes de production asiatique, antique, féodal et bourgeois moderne apparaissent comme des époques progressives de la formation économique de la société ». (« Critique de l'Economie Politique »).

\*  
\*\*

En définitive, quelque schématique que soit l'analyse de la méthode du matérialisme historique donnée dans cette étude, *trois remarques générales* peuvent nous servir de conclusion :

1) Il importe, dans toute analyse, de toujours distinguer avec la plus grande précision possible les niveaux d'abstraction. La théorie pure fournit les concepts-clés à la base des « modes de production purs ». L'analyse descriptive utilise ces concepts pour expliquer, dans leur complexité réelle, les « formations sociales historiques ». En terme de recherche : l'étude descriptive des sociétés réelles permet de dégager les concepts abstraits des modes de production purs, concepts dont l'utilisation conduit à une compréhension plus profonde des sociétés réelles.

2) Les concepts-clés cités dans cette étude ne relèvent en rien d'une logique formelle. Ils couvrent, et il est capital de le retenir, des combinaisons, des relations, des rapports entre éléments plus simples qui prennent leur signification historique dans la structure spécifique de la combinaison. Ex. le « travailleur » (serf, artisan) du mode féodal de production diffère du travailleur du mode capitaliste de production (ouvrier, parcellaire dans une unité productive et une société qui séparent lieu de vie et lieu de travail). Ces concepts-clés (des combinaisons structurées d'éléments et parfois de rapports [le mode de production est une combinaison structurée de rapports techniques et de rapports sociaux de production]) sont, en résumé, les suivants : forces productives matérielles, rapports sociaux de production, mode de production, classes sociales, superstructures institutionnelles, superstructures idéologiques, détermination en dernière instance du social par

l'économique, la dominante d'une formation sociale historique, la dynamique des modes de production, la phase transitoire d'un mode de production.

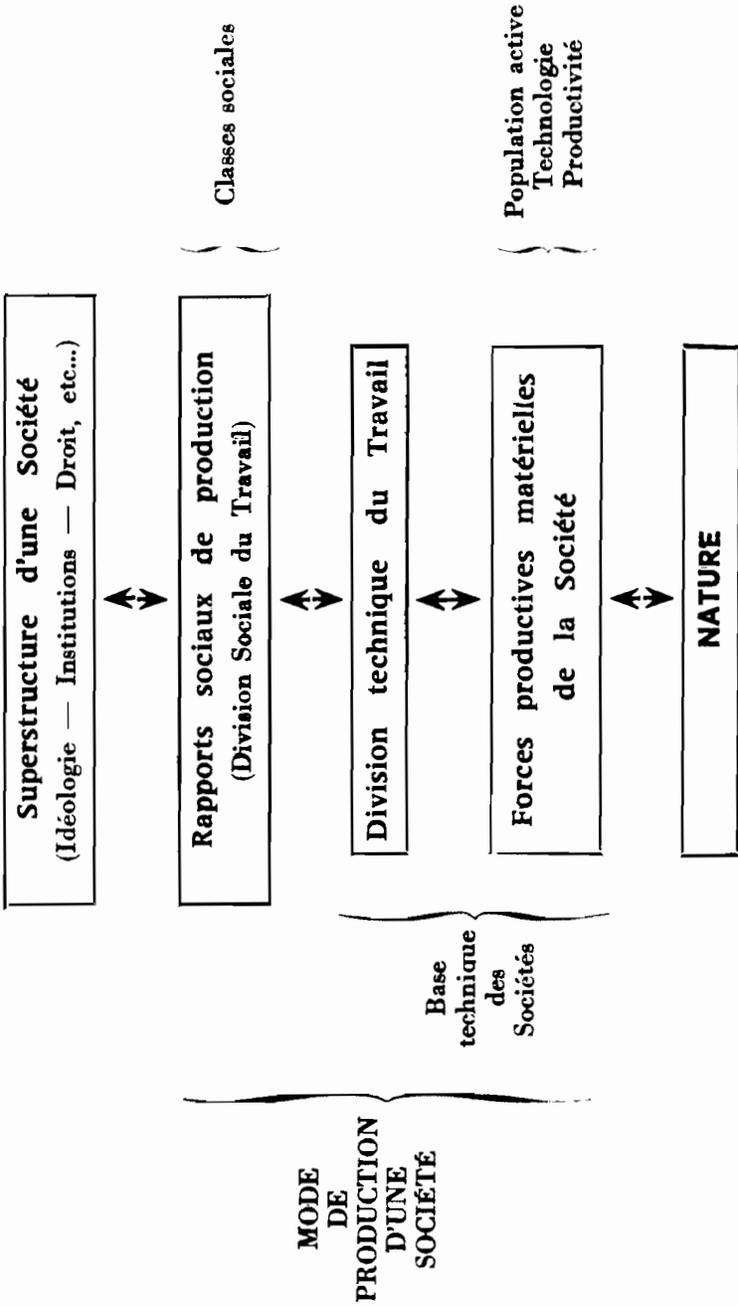
3) Il est essentiel de lire et de méditer personnellement les textes majeurs à la base de la théorie du matérialisme historique. Rien ne remplacera jamais le contact direct, méditatif et critique avec les textes fondamentaux.

Une dernière remarque, qui rejoint les premières lignes de cette étude. L'analyse du dynamisme socio-économique élaborée par l'école marxiste ne se trouve pas en contradiction avec les techniques d'approche qualitatives ou quantitatives dont se sert par ailleurs la science économique. Elle les intègre à divers niveaux de description et de conceptualisation, elle donne à ses techniques une dimension sociale et historique en les situant dans des sociétés complexes traversées de forces sociales et qui s'engagent dans des mutations de structures et de système. Cependant, elle permet aussi de jeter un regard neuf sur ces « méthodes auxiliaires » de l'analyse économique pour mettre en lumière, dans leur élaboration (concepts statistiques, variables privilégiées, types de comptes et d'opérations comptables sélectionnées) et dans leur utilisation, ce qui appartient à la démarche scientifique et ce qui revient à l'idéologie de classe. (Ex. les comptabilités nationales occidentales relèvent les volumes de salaires, mais prétendent ne pas pouvoir évaluer les profits privés, on subdivise une société en groupes socio-professionnels mais on refuse l'évaluation des classes sociales, etc.). Une critique des méthodes d'analyse, de leurs fondements et de leur utilisation devient nécessaire quel que soit le système socio-économique dans lequel s'inscrit la démarche analytique (1).

MARCEL RUDLOFF

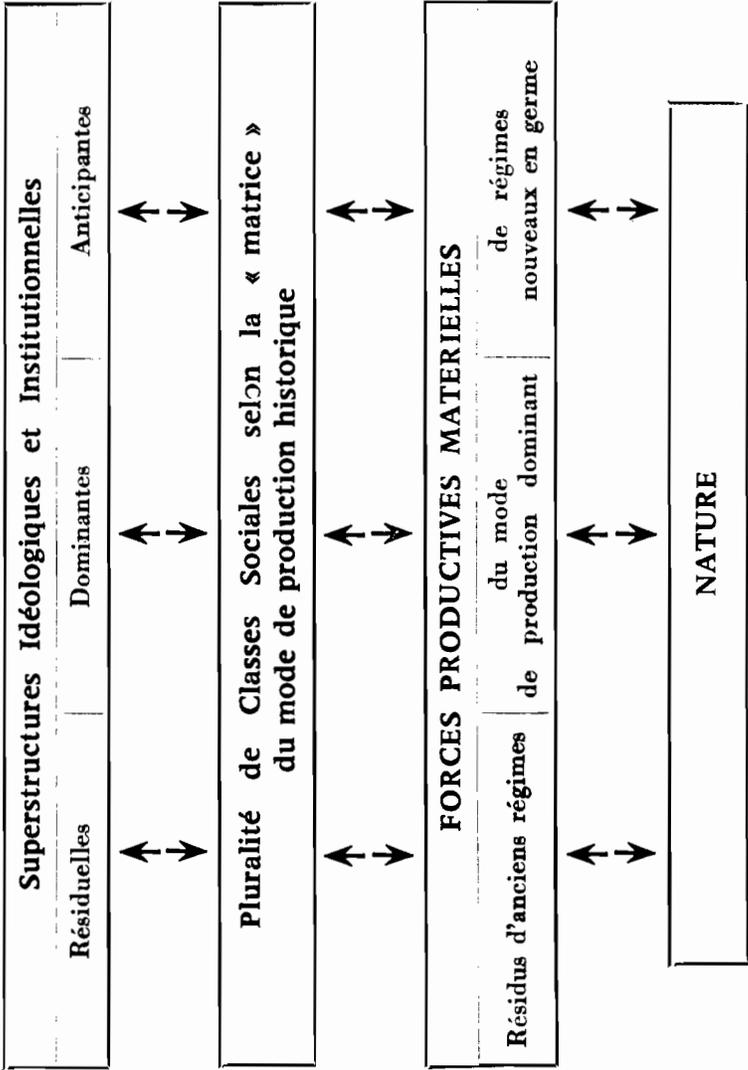
- (1) Que l'on médite les réflexions suivantes de F. PERROUX : « Les données statistiques sont extrêmement incomplètes à l'Est comme à l'Ouest : elles sont aussi de très mauvaise qualité pour plusieurs raisons. A l'Est et à l'Ouest, la statistique a ses secrets : elle est servie du régime politique et économique existant, même quand elle ne l'est pas des gouvernants. Les données numériques sur les plaies sociales que portent tous les régimes et tous les systèmes, les chiffres sur les armements, sur la dépense de contrainte à l'extérieur et à l'intérieur sont notoirement insuffisants. Alors, pourquoi le dire une fois encore ? Pour commencer à démystifier l'hypocrisie quantitative : nous entendons, par là, l'attitude qui, au nom du chiffre *actuellement* disponible, nie le droit de *chercher* les chiffres précisément que *dissimulent* le système économique et le régime politique, l'attitude qui écarte parce qu'elles ne sont pas assez « quantifiées » les analyses fondées sur l'observation des faits qu'*escamote* l'interprétation optimiste du monde en termes d'échanges marchands » (PERROUX, préface à H. CHAMBRE « Union Soviétique et Développement économique », Paris, 1967, p. 27).

# Schéma d'une Structure Sociale Théorique



*Superstructure + mode de production = Régime Social*

**• Schéma d'une Formation Sociale Historique**



**BIBLIOGRAPHIE SOMMAIRE**  
(intéressant les problèmes méthodologiques)

- K. MARX et Fr ENGELS. — *L'Idéologie Allemande* (1845-1846). Réédit. française, Edit. Sociales, Paris 1968.
- K. MARX. — *Misère de la Philosophie* (1847).  
*Manifeste Communiste* (1848) (en collaboration avec F. ENGELS).  
*Critique de l'Economie Politique* (1859).  
*Le Capital*, 3 tomes (1867).  
*Œuvres philosophiques et économiques*, Edit. de la Pléiade.
- E. MANDEL. — *La Formation de la Pensée Economique de K. MARX*, Edit. Maspéro, 1967.
- Fr ENGELS. — *Socialisme utopique et Socialisme scientifique*.  
M. DUHRING bouleverse la science (1877) (exposé de la méthode dialectique).  
*Dialectique de la Nature* (public, posthume, 1925).  
*L'origine de la Famille, de la propriété privée et de l'Etat* (1881).  
*Textes choisis et annotés*, Edit. Sociales, 1968.
- V. LÉNINE. — *Marx, Engels, Marxisme*, Texte français, Edit. de Moscou.
- V. LÉNINE. — *Œuvres*, Edit. Sociales et Edit. de Moscou (Œuvres complètes).
- G. LUKACS. — *Lénine*, Edit. Etudes et Doc. Internat., Paris, 1965.
- B. CROCE. — *Matérialisme historique et Economie marxiste* (1895-1900).
- G.V. PLEKHANOV. — *Les Questions Fondamentales du Marxisme* (1908), (Edit. Soc. 1950).
- N. BOUKHARINE. — *La Théorie du Matérialisme Historique*, Moscou, 1921 (Edit. Anthropos, 1967).
- E. PREOBRAJENSKY. — *La Nouvelle Economie*, Edit. Etudes et Doc. Internat., Paris, 1966 (Edit. originale révisée et complétée, Moscou, 1926).
- A. GRAMSCI. — *Oeuvres choisies* (1920-1933) Edit. Sociales, 1959.
- MAO TSE TOUNG. — *Ecrits choisis*, 3 volumes (1926-1955) Edit. Maspéro.
- L. ALTHUSSER. — *Pour Marx*, Edit. Maspéro, 1965.
- L. ALTHUSSER et autres. — *Lire le Capital*, 2 vol., Edit. Maspéro, 1965.
- N. POULANTZAS. — *Pouvoir politique et Classes sociales*, Edit. Maspéro, 1968.
- Ch. BETTELHEIM. — *La Transition vers l'Economie socialiste*, Edit. Maspéro, 1968.
- Herbert MARCUSE. — *Le Marxisme soviétique*, Collect. Idées, 1963.
- H. LEFEBVRE. *Problèmes actuels du Marxisme*, PUF, 1958.
- Rev. Recherches Internat. n° 53 (1966) et 57-58 (1967) : *Les sociétés de classes*.
- Ouvrage collectif : *En partant du « Capital »*, Edit. Anthropos, Paris, 1968.
- Cah. Internat. de Sociologie 1965 : *Les Classes sociales dans le Monde d'aujourd'hui*, (Art. de G. BALANDIER et P. MERCIER sur les classes en Afrique Tropicale).
- Rev. « *L'Homme et la Société* » (1968) : numéro spécial pour le 150<sup>e</sup> anniversaire de K. MARX. ●